

## La littérature maghrébine et la responsabilité de ses écrivains à dénoncer l'injustice et le silence

*En contre-plongée, L'Incendie de M. Dib*

## Maghreb Literature and the Responsibility of Its Writers to Denounce Injustice and Silence

*From a Low Angle, M. Dib's L'Incendie*

**Dre Nadjah HENKA**

Auteur correspondant, Labo. LeFEU-E1572305 — Farlic, Université Kasdi Merbah Ouargla (Algérie), [nahe\\_73@yahoo.fr](mailto:nahe_73@yahoo.fr)

**Soumission : 02.06.2025 – Acceptation : 24.07.2025 – Publication : 25.07.2025**

**Résumé** — *Dans quelle juste mesure un véritable écrivain sait-il réellement qui il est ?* Non plus un simple auteur, mais un écrivain ; une conscience vivante, éveillée, partagée entre engagement et militantisme. Un esprit visionnaire qui se sait au service de la communauté ; un miroir sur le monde qui gifle constamment les événements insolents que caractérise inéluctablement le gigantisme historique. Dans un tel contexte, Dib pouvait-il être autre chose qu'un « incendiaire » ? Un homme de bonne volonté ; un esprit ouvert, certes, mais absolument critique.

**Mots-clés** : *Colonisateur, misère, injustice, silence, écrivains.*

**Abstract** — *To what extent does a true writer truly know who he is?* No longer just an author, but a writer; a living, awake conscience, torn between commitment and activism. A visionary spirit who knows he is at the service of the community; a mirror to the world that constantly slaps back the insolent events that inevitably characterize historical gigantism. In such a context, could Dib be anything other than an “arsonist”? A man of good will; an open mind, certainly, but absolutely critical.

**Keywords**: *Colonizer, Misery, Injustice, Silence, Writers.*

« Notre responsabilité en tant qu'intellectuels est grande et décisive, il s'agit pour nous d'œuvrer à préserver les intérêts d'un pays et la pérennité de l'état algérienne [...] **il ne subsistera dans l'histoire que ce que les intellectuels créent comme œuvres pour les laisser aux générations à venir** » (Dib, dans Boualit, 1999, p. 26).

## Introduction

*L'Incendie* est une œuvre nationale écrite en réaction aux œuvres d'expression française publiées avant la Révolution du peuple algérien. Ces œuvres qui ont pour cadre géographique l'Algérie n'abordent pas la réalité algérienne et les conséquences dramatiques du Colonialisme (misère et souffrance du peuple, injustice, etc.) – un Colonialisme justifié historiquement comme une « *mission civilisatrice* » salvatrice. L'œuvre de Dib est fort loin d'être destinée à enchanter les lecteurs de romans exotiques, nullement destinés à nous instruire de nous-mêmes ou à changer le monde. Cette littérature exotique ne s'intéresse qu'au décor (paysages, soleil, etc.), l'Algérien n'y est présent que comme élément singulier de ce même décor, un objet convoité, voire une sorte de trophée. L'intellectuel Dib s'impose un devoir, celui d'écrire et une responsabilité, celle de dévoiler. Par le recours à une œuvre romanesque, *L'Incendie*, Dib donne la parole à ses personnages, des Algériens dépossédés, capables de réfléchir par eux-mêmes, pour parler des mensonges du Colonisateur, de la misère dans laquelle git le peuple et pour dénoncer le silence sur les abus du Colonisateur.

*L'Incendie* est un roman qui s'adresse à des lecteurs appartenant à plusieurs espaces géographiques (Dib, 1954, p. 32). Dib prend en considération les lecteurs, étrangers, notamment ceux auxquels on enseigne/transmet que le colonialisme a une « *mission civilisatrice* » alors que cela ne correspond pas à la réalité. Cette œuvre romanesque sert à démentir, à apprendre la vérité et à faire comprendre. Dib décortique et annule les arguments des « *civilisateurs* » français de la période coloniale. Dib est un témoin privilégié de la misère et de l'injustice de son peuple. Il en parle dans son roman et en dénonce les responsables et leurs complices. *L'Incendie* n'est pas un simple récit, ni un récit simple. *L'Incendie* est un soulèvement héroïque contre l'idéologie coloniale<sup>1</sup>.

### 1. Le peuple algérien sous l'occupation française : misère, souffrance et injustice

Dib est un témoin de la misère et de l'injustice douloureusement vécues par son peuple. Il donne la parole à ses personnages pour en parler.

L'Algérie est un pays qui a un passé et une histoire et non une terre où vivent des « *barbares* » ; une terre vierge à conquérir. La démonstration menée par Dib a pour objectif la dénonciation du grand mensonge du Colonisateur. Ce dernier prétend que sa conquête (en Algérie) a pour mission de civiliser les « *barbares* », les habitants du pays, et que les colonisés (Algériens ou autres) ont beaucoup profité des « *bienfaits* » de cette « *mission civilisatrice* ».

L'objectif principal de la dénonciation est d'ouvrir les yeux de ses lecteurs sur le grand mensonge, ou c'est plutôt un message adressé au Colonisateur : le Colonisateur n'est pas un bienfaiteur et de réfuter les bienfaits apportés par le Colonisateur aux colonisés (les Algériens). L'histoire commence par la présentation des « *tableaux* » réalistes sur la vie des Algériens. Notons le contraste avec les « *tableaux* » de la littérature exotique et de voyage : pays/ « *terre de soleil et d'oasis avec Arabes se reposant à l'ombre d'un palmier* ».

---

<sup>1</sup> L'écriture de Dib lui a fait attribuer la qualification d' « *audacieux* » par certains critiques français. Une reconnaissance du soulèvement héroïque de l'écrivain.

Dib a choisi la montagne comme premier cadre spatial de son roman. Ce choix n'est pas arbitraire. Dib veut faire connaître Bni Boublen à ses lecteurs, « *les gens de la ville* », « *qui n'en savent pas grand-chose [...] bien qu'ils aient la réputation d'être instruits en tout* » (Dib, 1954, p. 32). Ses lecteurs appartiennent à différents espaces géographiques : « *le Nord* », « *l'Est* », « *n'importe où dans le monde* » (Dib, 1954, p. 32) On peut comprendre que ses lecteurs sont : les Occidentaux (notamment les Français) ; les Orientaux ; tout lecteur sur cette terre. On peut comprendre aussi que ces lecteurs peuvent appartenir aux différentes idéologies de l'époque.

*Mais pourquoi Dib choisit-il de parler à ses lecteurs de Bni Boublen ?* Parce que tout simplement personne n'en parle . Et Dib de trouver des excuses pour ceux qui n'en parlent pas : *on ne peut en parler que si on le connaît*. Et si c'est Dib qui le connaît, c'est donc lui qui a le droit et le devoir d'en parler. Par cette présentation ou « *accroche* », Dib veut aiguïser la curiosité de ses lecteurs pour connaître ce lieu. Par son récit qu'on peut qualifier d'original, il vise à faire connaître à ses lecteurs ce qu'ils ignorent sur ces montagnards et ce que ses pairs n'ont pas abordé dans leurs romans. Notons que, contrairement à ce qu'en disent certains critiques, ce roman ne peut être classé dans le « *courant ethnographique* » des années 50. Cependant, Dib s'intéresse aux éléments des modes et coutumes de la vie quotidienne des montagnards (qui constituent la majorité écrasante des Algériens) qui servent d'arguments d'appui à sa démonstration qui porte sur la misère et l'injustice (dont il est témoin) et leur origine. Dib livrent à ses lecteurs des images réelles et choquantes sur la vie quotidienne misérable des Algériens. Certains lecteurs (ceux qui vantent les « *bienfaits* » de la « *mission civilisatrice* ») doivent en avoir honte<sup>2</sup>.

Vivant dans un lieu isolé du reste de la ville de Tlemcen, ces gens simples de la campagne mènent une vie très dure et malgré que « *leur existence se passe en journées agricoles et pastorales chez les colons [...] [c]es fellahs sont souvent en proie à la famine* » (Dib, 1954, p. 13). Déposés de leurs terres et de leurs biens, les fellahs habitent dans des méchantes cabanes qui sont toutes semblables (Dib, 1954 p. 32) Ils vivent dans la misère, la pauvreté et la privation<sup>3</sup>. Il arrive souvent à certains de ne trouver pour se nourrir que la plante *telgouda*. Cette plante était souvent leur seul recours pour ne pas mourir de faim. C'était la seule nourriture disponible pendant les disettes. Privés de travail, les gens pauvres de la ville trouvent leur espoir dans la contrebande<sup>4</sup>. Mais avec l'approche de la Guerre mondiale, faire de la contrebande devient impossible.

Ne trouvant pas de quoi calmer leur faim, certains pauvres se nourrissent du reste du pain, celui destiné à être consommé par le bétail et d'autres, qui ne trouvent rien à manger

---

<sup>2</sup> Des enfants qui errent dans les rues de la ville, nu-pieds, dont « beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places ». Voilà la « *civilisation* » apportée par l'entreprise coloniale à ces êtres innocents, voulait dire Dib.

<sup>3</sup> Maintenir la population dans la nécessité est dictée par les théoriciens du colonialisme par peur que les « indigènes » se transforment en rebelles.

<sup>4</sup> Aini fait de la contrebande parce que c'est le seul moyen qui lui reste pour pouvoir assurer du pain à ses enfants orphelins. Ce n'est nullement pour mettre un peu d'argent de côté ou pour s'enrichir. (*L'Incendie*, p. 134-137).

« *tir(ent) le plus clair de leur subsistance des ordures de la ville* » (Dib, 1954, p. 149). Dib veut montrer le comble de l'injustice et de l'indifférence : dans la même ville il y a des gens (les Européens) qui jettent de la nourriture à la poubelle tandis que d'autres ne trouvent pas de quoi manger<sup>5</sup>.

Les enfants de la montagne sont plus misérables que ceux de la ville. Ils sont maigres et mal vêtus : leurs vêtements ne sont qu' « *un assemblage de haillons* ». Ils portent « *des chausses en peau de mouton attachées par des cordelettes d'alfa. Le plus souvent, ils cour[ent] sans rien aux pieds* » (Dib, 1954, p. 14). Ces enfants n'ont pas bénéficié d'un enseignement en français (des « *bienfaits* » de la civilisation ?). Ils ne savent pas lire ou écrire en cette langue. S'ils n'ont pas de connaissances des enfants qui ont fréquenté l'école, ils connaissent beaucoup sur les arbres et les plantes, sur les bêtes, les cultures et les travaux des champs, ... Ce que les enfants ayant fréquenté l'école (française) ignorent (Dib, 1954, p. 14). On comprend alors que les garçons de la montagne sont des « *petits fellahs* », comme les appelle Dib. Cette appellation est très significative : ces garçons, fils de fellahs, se préparent dès leur jeune âge à leur futur travail (de fellah) en accumulant des connaissances théoriques et pratiques sur ce métier. N'est-ce pas une des preuves que Dib présente à ses lecteurs pour leur dire que les fellahs ne sont pas des paresseux ?

Et la misère n'épargne personne. Les femmes aussi sont proie à la famine qui les rend maigres et dessèchent leur teint et fane leur beauté (Dib, 1954, p. 32) Mais la misère ne les empêche pas de travailler dur. Cela signifie que les femmes ne sont pas paresseuses. Khadra est le prototype de la femme campagnarde qui travaille dur. Elle passe le jour à tourner une meule, une «  *pierre pesante* » pour « *écras[er] de l'orge, du froment, des piments rouges séchés et ne s'accorde que peu de repos* » (Dib, 1954, p. 29).

Par ce tableau, Dib dénonce l'injustice coloniale. Ce tableau n'est pas seulement un tableau servant à peindre la misère et la privation du peuple algérien et les moyens auxquels il a recours pour calmer sa faim, il est aussi et surtout une preuve d'honnêteté et de patience de ce peuple : ces colonisés qui vivent dans la privation refusent à recourir à des moyens malhonnêtes tels le vol ou le meurtre pour se nourrir ou calmer leur faim<sup>6</sup>. Le maintien du peuple algérien dans la misère est dicté par l'idéologie coloniale<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Il est à souligner que chez les Algériens, la nourriture est appelée *nizma*. Chez les Musulmans, il est interdit de jeter de la nourriture à la poubelle car elle est une *nizma* d'Allah et le fait de la jeter est considéré comme un mépris pour cette *nizma* et un signe d'ingratitude envers Allah. Le gaspillage (de la nourriture ou d'une autre chose) est un péché. « Les gaspilleurs sont des frères de démons » — ﴿إِنَّ الْمُبَذِّرِينَ كَانُوا إِخْوَانَ الشَّيَاطِينِ﴾ (Verset coranique). Dib voulait-il dire à ses lecteurs qu'avant de jeter de la nourriture à la poubelle il faut penser à ceux qui n'en trouvent pas ? N'est-ce pas un comportement que doit avoir tout être humain qui pense à ses semblables ?

<sup>6</sup> « Même la faim, se dit-il [le jeune Omar], ne me pousserait pas à m'approprier les biens d'autrui. » (*L'Incendie*, p. 147)

<sup>7</sup> Comme le reconnaît Maupassant : « Notre système de colonisation consiste à ruiner l'Arabe, à le dépouiller sans repos, à le poursuivre sans merci et à le faire crever de misère. » (Maupassant cité par Kouidri, 2014).

Dib présente les preuves de la « *mission civilisatrice* ». Il commence par l'un de ses « *fruits* » qu'a récolté le peuple algérien: la misère et la privation. Cette privation n'est pas seulement matérielle. Le peuple a été privé de respect et de considération.

La misère des fellahs commence lorsque ceux qui « *étaient arrivés dans le pays avec des chausses trouées aux pieds* » les ont chassés de leurs terres et s'en ont emparé pour les cultiver sous prétexte que les fellahs ne voulaient pas les travailler<sup>8</sup>. Le Colonisateur ou l'idéologie coloniale prétend que le fellah algérien est un paresseux qui ne pense qu'au repos « *s'il travaille un jour il lui en faut dix de repos* » (Dib, 1954, p. 41).

La paresse n'est pas seulement une image diffusée pour dévaloriser le colonisé mais elle sert aussi d'argument pour justifier la spoliation des terres et ainsi le colonialisme. Le narrateur (Dib) dément le mensonge en transmettant la vérité à ses lecteurs: les montagnards, qu'ils soient cultivateurs, c'est-à-dire des propriétaires d'« *un minuscule lopin* » (Dib, 1954p. 35) ou qu'ils soient des fellahs (dont la majorité sont des dépossédés ou fils des dépossédés) consacrent toute leur vie et tout leur temps au travail de la terre. Ils le font par devoir et par amour. Dib illustre son argument par la présentation de deux prototypes (des montagnards qui travaillent la terre), celui de cultivateur et celui de fellah.

Le prototype de cultivateur est le vieux Ben Youb. « *[Ce cultivateur] ne ménag[e] pas sa peine ni la sueur de son front* » (Dib, 1954, p. 35) pour cultiver sa terre<sup>9</sup>. Même s'il atteint l'âge de la vieillesse, il n'arrête pas de travailler. Il est l'un des cultivateurs « *[qui] travaill[e] encore beaucoup. Il [est] de ceux qui se dessèchent à force de travail. [...] Il sortait, parcourait les cultures ; s'adonnait à la besogne, selon la vieille coutume, tous les jours de la semaine. À peine observait-il une petite pause de quelques instants, le vendredi, à l'heure du dhor* » (Dib, 1954, p. 46). Ben Youb travaille 7/7. Il n'a pas de temps pour paresser.

Le prototype de fellah est le vieux Ba Dedouche. Ce vieux fellah est un dépossédé qui a été chassé de sa terre mais cela ne l'a jamais poussé à abandonner son métier: « *Les fellahs vont au travail sans qu'on le leur dise; ils sont fait pour ça* » (Dib, 1954, p. 34) affirme-t-il. Ce dépossédé avoue avoir travaillé toute sa vie comme un esclave dans les fermes de colons (Dib, 1954, p. 53).

Si le fellah travaille dur, « *le colon considère ce travail comme totalement sien* » (Dib, 1954, p. 32) Le colon est le véritable bénéficiaire de la sueur du fellah et veut en plus que ce dernier lui appartient. (Dib, 1954, p. 32) Cependant, le fellah est le véritable maître de la terre fertile. « *Bétaïls et récoltes, partout la vie est sa génération* » (Dib, 1954, p. 32)

Mais pourquoi le fellah est traité comme un esclave? Peut-on se demander. Dib nous livre l'amère vérité à travers la voix de son personnage Ba Dedouche même si ce dernier n'en connaît pas les théoriciens: le fellah est une bête. Il est paresseux. Il sent mauvais. Il est grossier, etc. Si on lui propose de changer sa condition il le refusera. (Dib, 1954, p. 41) Et Ba

<sup>8</sup> Ces gens avaient donc connu la misère. Pourquoi la faisaient-ils vivre aux Algériens?

<sup>9</sup> Si les colons possèdent « des étendues incalculables de terre. Les gens de Bni Boublen Le-Haut, de génération en génération, suaient pendant ce temps-là sang et eau pour cultiver un minuscule lopin. » (*L'Incendie*, p. 35).

Dedouche de commenter: mais cette condition ne changera pas tant que ceux qui diffusent cette image sur le fellah ne le « *laissent jamais essayer de cette belle vie* » (Dib, 1954, p. 41)

Les fellahs, des gens simples, n'ont pas besoin des bouquins pour voir les choses. C'est l'idéologie coloniale qui décide de l'attribution des qualités physiques et morales aux fellahs (et à tous les colonisés), c'est-à-dire c'est elle qui légitime ce stéréotype, son « *fruit* ».

Le cultivateur Ben Youb fait rappeler à ses voisins que tous les jours on leur enlève un morceau de terre, « *un lambeau de [leur] propre chair* ». Il leur conseille de ne pas abandonner leurs terres et de les travailler même si ce travail est dur. Travailler la terre est le seul moyen pour contrer l'injustice coloniale et éviter de vivre dans la misère. Celui qui abandonne sa terre vivra dans la misère lui et ses enfants toute leur vie. (Dib, 1954, p. 46) Ben Youb/Dib transmet un message implicite: tout abandon de la terre fournira de prétexte à ceux qui veulent s'en emparer et il n'y aura pas de travail pour celui qui abandonne sa terre que dans les fermes de colons où la servitude l'attend.

Cependant, les fellahs sont conscients de cet état de servitude où veulent les maintenir les colons. Ils sont injustement payés et leur statut ne diffère presque en rien de celui de l'esclave qu'on surexploite et maltraite. Les responsables de cette misère et de cette injustice « *prospèrent sur nous comme de la vermine. [...] Si notre pain est noir, si notre vie est noire, ce sont eux qui nous les font ainsi* » affirme le vieux Ba Dedouche. (Dib, 1954, p. 41). Il ajoute que même si le fellah se tue au travail cela « *ne servira jamais à rien* » (Dib, 1954, p. 41) car les injustices persistent: cela ne le fait pas sortir de la misère.

Par le recours au discours indirect libre, Dib fait parler l'un de ses personnages, Ben Youb, le vieux cultivateur, pour dénoncer l'injustice ou plutôt la cupidité de l'idéologie coloniale. Les cultivateurs algériens, notamment les vieux, sont conscients qu'ils ne tirent que très peu de profit de leurs terres peu fertiles. Ben Youb se rend compte que si les cultivateurs vivent dans des conditions de vie plus favorables que celles des fellahs, ils souffrent, eux aussi, comme eux, de l'injustice (la privation) car toutes les richesses du pays sont entre les mains des étrangers, les colons. S'ils ne meurent pas de faim c'est grâce à leur travail qui est dur et ne leur permet pas de mettre un peu d'argent à côté ou de s'enrichir<sup>10</sup>. Le cultivateur algérien doit payer des impôts s'il veut garder le « *minuscule lopin* » qu'il possède, sa propre terre algérienne<sup>11</sup>. Pour cela, il doit vendre « *la bijoutaille de la femme* », ses vêtements, la laine des matelas et les peaux de mouton. Et comme sa terre lui est très chère, il est prêt à « *vendre autant que possible tout, mais pas la terre* » (Dib, 1954, p. 35) Cela signifie que le montagnard algérien tient beaucoup à sa terre et qu'il refuse de l'abandonner aux autorités coloniales. Mais comment ce cultivateur peut-il faire des économies, peut se demander un lecteur de l'autre rive de la Méditerranée. Pour mettre « *quelques sous de côté* » le cultivateur doit les prendre sur sa nourriture (Dib, 1954, p. 35). Voilà les conditions de vie du plus « *riche* » des cultivateurs.

---

<sup>10</sup> « [I]/s [les cultivateurs de Bni Boublen-Le-Haut] n'avaient jamais un sou et devaient travailler dur ». (*L'Incendie*, p. 35).

<sup>11</sup> Un « minuscule lopin » (*L'Incendie*).

Ce qui fait indigner les vieux fellahs ce n'est nullement qu'ils se trouvent dans la misère et sans argent après avoir tant servi les colons mais l'injustice: la servitude, la fin humiliante et malheureuse et la cupidité des colons.

Le vieux Ba Dedouche, l'une des victimes de la surexploitation (exercée par l'idéologie coloniale), a passé toute sa vie à travailler dans les fermes des colons. Ayant atteint l'âge de la vieillesse, lui et les vieux fellahs ont eu une humiliante et malheureuse fin: ils ont été « *jetés [hors des fermes] comme des chiens* » (Dib, 1954, p. 54). « *Nous ne voulions pas partir. Ils nous avaient chassés de force* », avoue Ba Dedouche. Il voulait dire: Nous refusons le chômage car nous ne sommes pas des paresseux comme le prétend le Colonisateur. Nous, Algériens, nous sommes faits pour le travail. Ba Dedouche (la voix de Dib) dénonce la cupidité des colons: Si les vieux fellahs qui ont beaucoup servi les colons se trouvent sans argent en revanche ces derniers en accumulent des montagnes (Dib, 1954, p. 53).

## 2. Cette injustice dans laquelle gisait le peuple...

Dib dénonce l'injustice qu'ont subie les fellahs pendant l'époque coloniale. Il ne fait que transmettre des vérités historiques aux lecteurs auxquels on parle de l'entreprise coloniale et des « bienfaits » de sa « *mission civilisatrice* ». Par le recours à une écriture réaliste Dib fait apprendre/démontre à ses lecteurs que les fellahs (et les Algériens) ne sont pas tels que les décrivent l'idéologie coloniale et ses plumes.

Dib raconte qu'avant l'arrivée du Colonisateur, les fellahs étaient les propriétaires des terres dont ils tiraient des récoltes (orges, figes, maïs, légumes et olives). Mais ces terres ont leur été enlevées. Pour justifier ce vol, « *il fut reconnu que le fellah est paresseux, [...] il abandonne la terre à l'agave, au jujubier et au palmier nain. Incapable d'en faire quelque chose de propre et de productif* » (Dib, 1954, p. 61) Les propriétaires des terres ont été dépouillés au nom de la Loi (Dib, 1954, p. 61). Dépossédés de leurs terres, ces montagnards se trouvent sans moyen de subsistance. Certains sont condamnés à l'errance. D'autres, pour survivre, sont contraints à travailler dans les fermes de colons. Cependant, Dib affirme que ces fellahs sont toujours les maîtres des terres car c'est grâce à leur travail qu'il y'a récoltes et bétails.

Comme l'objectif de la spoliation est la privation des Algériens sur les deux plans, matériel et spirituel, elle n'épargne aucune terre même les hubous<sup>12</sup>, des « *lieux qui ont un rôle social important à travers la solidarité, l'enseignement et les pratiques religieuses* » (Boufassa, 2020). Cette opération est encouragée par les théoriciens de la colonisation car elle participe au maintien de la domination<sup>13</sup>. Comme l'affirment Arnaud, Dejeux et al. (1985, p. 154) « *dans son processus de domination, le colon devait amener l'Algérien à répondre à ses attentes : le colonisé*

<sup>12</sup> Les hubous sont des terres dont les propriétaires ont cédé le droit à la communauté algérienne pour en tirer profit. Comme sur le plan législatif ces terres n'appartiennent à personne les autorités coloniales s'en ont emparé.

<sup>13</sup> Le Capitaine Ferdinand Lapasset concepteur et théoricien militaire des villages pour Algériens écrit en 1850 : « Ne soyons donc pas plus musulmans que les musulmans; laissons les choses aller leur cours naturel, peut (sic) être que cette négligence des pratiques religieuses pourra un jour amener l'indifférence religieuse, ce qui serait un grand bien pour l'assiette de notre conquête et l'essor de notre colonie. »

*devait se sentir inférieur, se regarder lui-même inférieur pour confirmer le colon dans sa raison d'exister*».

Ce ne sont pas seulement les fellahs qui sont victimes de la surexploitation et de l'injustice de l'idéologie coloniale. Ces dernières n'épargnent personne. Les Algériens qui ont servi dans l'armée française sont, eux aussi, « *jetés comme des chiens sans rien* ». L'exemple en est Comandar qui a perdu ses deux jambes en défendant l'honneur français. Aini, une veuve qui a perdu son mari, est obligée de travailler pour subvenir aux besoins de ses orphelins et de sa mère. Cette mère de famille est victime de la surexploitation et de l'injustice: elle travaille dur en échange d'une somme minimale d'argent qui ne lui permet pas, à elle et aux siens, de manger à leur faim. Ses enfants sont souvent en manque de la nourriture la plus élémentaire: le pain.

### 3. L'ingratitude du colon(isateur)

Le personnage (et l'intellectuel Dib) dénonce l'ingratitude et le mépris du Colonisateur. Les Algériens se sont livrés sans réserve à des gens qui s'en sont montrés un peu dignes, qui foulent l'amitié à pied (Dib, 1954, p. 89-91) Les Algériens sont traités comme des êtres inférieurs, non dignes de gratitude, de respect et d'amitié. Dib fait allusion à des faits historiques: les Algériens avaient été à côté des Français dans les moments difficiles et ils leur avaient apporté une aide précieuse. Ils étaient appelés « *nos amis* » par les Français<sup>14</sup>.

Dib voulait dire au Colonisateur: Combien vous êtes ingrat envers vos bienfaiteurs grâce auxquels vous avez évité le pire. Au lieu de leur être reconnaissant vous vous êtes emparé de leurs terres et leurs biens pour s'enrichir et vous les avez réduits à un état d'esclavage. C'est grâce à eux que vous vivez dans un paradis dont ils sont exclus. Vous avez rendu le mal pour le bien et le mépris pour l'amitié<sup>15</sup>.

Les colons sont injustes et ingrats car ils refusent de fournir quoi que ce soit à ces vieux fellahs qui ont passé leur vie à travailler comme des esclaves dans leurs fermes « *[...] il n'y a aucune raison d'entretenir personne* » (Dib, 1954, p. 54) disent-ils en niant tout droit à ceux grâce auxquels ils ont accumulé des « *montagnes d'argent* ». Ces vieux fellahs se trouvent à la fin de leur vie sans rien (Dib, 1954, p. 53) alors que « *les colons s'emparent de tout* ». Et c'est « *ce qui [les] enrage* » (Dib, 1954, p. 53).

---

<sup>14</sup> « Depuis, ce peuple existe si peu, qu'il voit son amitié et son aide matérielle en ces termes appréciées en la personne du Day Hassan, par Vallière, représentant de la France à Alger, qui écrit le 30 janvier 1973 (10 pluviôse, an II) au ministre de la Marine, Deforgues: "Ce prêt, les bonnes dispositions du Day, le service essentiel qu'il travaille à nous rendre, l'intérêt qu'il prend à la République sont des titres sacrés à notre attachement et à notre reconnaissance que tu sauras faire apprécier, citoyen Ministre de la République". » (Dib, *La Nouvelle Critique*, 1954)

<sup>15</sup> « Ils me rendent le mal pour le bien, Et de la haine pour mon amour. » (Psaume, 109:05.)

#### 4. La dénonciation du silence des « *honnêtes gens* » et des « *hommes sincères* »<sup>16</sup>

Personne ne peut nier que la littérature est une école parallèle et indispensable. À travers la voix de ses personnages, Dib s'attaque à toute forme d'injustice que peut subir tout ouvrier surexploité, fellah soit-il ou non. Et il demande à ses pairs de faire de même. Il dénonce leur silence.

Dib, est ce « *quelqu'un* », un écrivain et intellectuel, qui a eu le courage de prendre la parole (écrire) pour dénoncer l'injustice (coloniale). « *Qu'il se trouve seulement quelqu'un pour narrer le triste destin des fellahs, et il en aura de quoi dire ! Et lorsqu'il aura tout dit sur les pauvres fellahs, qu'il raconte, pour consoler ses auditeurs, la vie édifiante des colons* » dit le vieux Ba Dedouche en soupirant (Dib, 1954, p. 37).

Les fellahs, ces gens simples, sont conscients de l'injustice qu'ils subissent. Ils en parlent car ils n'ont pas peur de dire la vérité : « *Rien ne l'empêchait de dire ce qu'il avait à dire; il ne pouvait taire le mal qu'il voyait quelque part* » (Dib, 1954, p. 46). Et on peut déduire que rien ne doit empêcher les Algériens ou ceux qui voient le mal (les gens simples et les écrivains et intellectuels, algériens soient-ils ou autres) à dénoncer les injustices.

Dib demande aux intellectuels et aux écrivains algériens d'assumer leur responsabilité. Cette dernière ne consiste pas seulement à parler de la misère du peuple, comme le font certains d'entre eux, mais d'en indiquer les responsables. En faisant parler l'un de ses personnages, Bensalem Adda, l'écrivain Dib s'adresse à ses pairs algériens. On le reconnaît à travers l'usage du pronom « *vous* » renvoyant aux récepteurs, de celui de « *nous* » inclusif et des verbe « *prononcer* », « *parler* » et « *dire* » : « *Vous ne prononcez pas un mot de ceux qui sont là pour notre malheur. C'est d'eux que vient tout notre mal ! Si vous nous parlez du mal et que vous ne dites rien des responsables, vous ne faites qu'user votre salive [votre encre?]. Nous sommes tristes, je me le dis aussi dans ma tête; c'est que nous nous intéressons trop à notre mal, et pas assez à son origine. Alors que c'est justement des responsables qu'il faudrait parler* » (Dib, 1954, p. 82) Dib voulait dire que si les écrivains traitent de la misère du peuple dans leurs écrits sans en indiquer les responsables leurs écrits sont inutiles. Dib incite implicitement ses pairs à sortir de leur silence. Et le personnage/Dib de s'excuser de parler ainsi à ses interlocuteurs/pairs : il ne leur impose pas son point de vue; il ne fait que dire la vérité : « *J'en demande pardon à l'assistance, à vous tous, hommes. Si je me suis exprimé comme ça, c'est, je crois, comme ça qu'il fallait dire les choses* » (Dib, 1954, p. 82-83.). Le mot « *homme* » est polysémique. Il renvoie aux interlocuteurs du personnages et aux pairs de Dib, écrivains et intellectuels algériens.

Le personnage Sid Ali/Dib dénonce le silence « *d'honnêtes gens* » et « *d'hommes sincères* » envers les abus du Colonisateur. Dib parle certainement des intellectuels et écrivains français (et européens?), que l'indifférence tue (Dib, 1954, p. 83). « *Les musulmans, pensent-ils, c'est une autre race, ce ne sont pas des hommes !* » (Dib, 1954, p. 83) Ce n'est donc pas la lâcheté ou la paresse intellectuelle qui empêche ces intellectuels et écrivains de dénoncer l'injustice que subissent les musulmans, mais c'est bien leur mépris envers ces derniers, considérés comme

<sup>16</sup> (L'Incendie, p. 83)

des êtres inférieurs. Pour Sid Ali et Dib, « *ils sont complices et partagent, tous autant qu'ils sont, de grandes responsabilités* » (Dib, 1954, p. 83). « *Qui ne dit rien consent* ». Donc, ce silence (des complices intellectuels de la colonisation) sert indéniablement à légitimer l'entreprise coloniale et à passer sous silence ses abus. Cette complicité se justifie par la croyance en la supériorité d'une race/société humaine (dite civilisée) vis-à-vis d'une autre (dite barbare ou sauvage) et « *à dénier à des êtres humains leur qualité d'hommes* »<sup>17</sup>.

En dénonçant le silence complice des intellectuels et des écrivains, Dib (ré)affirme son engagement envers la justice et la dignité des Algériens et de tout être humain opprimé.

« *C'est en confrontant son lecteur à une réalité factuelle que le romancier obtiendra de sa part indignation et adhésion. Tel est le pari de [Dib]* » (Peyroles, 2011).

## 5. Dénonciation des défenseurs de la colonisation

Si Dib dénonce le silence des écrivains et des intellectuels il dénonce également les propos tenus par les « amis » du Colonisateur. Il y'a celui qui prétend que les colons payent bien les fellahs : « *de l'argent à ne savoir quoi faire !* » (Dib, 1954, p. 61). Cet « *avocat de riches* » se contredit. Il se dit que les fellahs ne sont que des fellahs, fils de fellahs, qui n'ont jamais connu que la misère (Dib, 1954, p. 61). Pour lui, ce sont « *des vauriens* ». Lorsqu'il les voit sur une charrette, il leur reproche de se comporter comme s'ils en sont les maîtres (Dib, 1954, p. 61). Les fellahs ne sont-ils pas les véritables maîtres des terres qu'ils cultivent même « *s'ils se louent à ceux qui les ont dépossédés* » (Dib, 1954, p. 63) ?

Les « amis » du Colonisateur ont les mêmes idées sur les fellahs que celles de leurs « maîtres ». Ils ne voient en ces travailleurs des terres que saleté : « *Les fellahs ne sont sur terre que pour tout salir. Iraient-ils au paradis, qu'ils le rempliraient de leurs défécations !* » (Dib, 1954, p. 64) Devant cette accusation, le fellah/Dib répond que c'est grâce au travail de fellah qu'il y a paradis sur terre (les récoltes et les bétails dont seul le Colonisateur tire profit) mais (malheureusement) le fellah en est exclu (Dib, 1954, p. 65) Ces « amis » vont jusqu'à prétendre que s'il y'a paradis sur terre c'est grâce au Français « *[qui] savait ce qu'il faisait !* » (Dib, 1954, p. 65) Et si les fellahs gisent dans la misère c'est parce que « *c'est le destin qui l'a voulu ainsi* » (Dib, 1954, p. 68) répètent les « amis » aux fellahs. C'est, donc, le destin qui est responsable de tout le mal qui arrive au peuple algérien et non pas le Colonisateur.

## Conclusion

Dib connaît les vérités et son devoir d'écrivain et sa responsabilité d'intellectuel lui dictent de les transmettre aux lecteurs afin de susciter leur indignation et leur adhésion. Par le recours à une œuvre romanesque, Dib dénonce la misère dans laquelle git le peuple pendant la période coloniale en pointant les responsables du doigt. Il y'a misère et injustice parce que les écrivains et intellectuels français gardent le silence : les colonisés sont considérés comme des êtres inférieurs. Tout le mal des Algériens vient de cette conviction.

---

<sup>17</sup> <https://shs.cairn.info/revue-actuel-marx-2005-2-page-11?lang=fr> consulté le 24 mai 2024.

## Références

- ARNAUD, Jacqueline ; DEJEUX, Jean ; KHADDA, Nadjet et al. (1985). Hommage à Mohammed DIB. *Kalim*, n° 6 – numéro spécial. Alger : OPU.
- BOUALIT, Farida (1999). « La littérature algérienne des années 90 : témoigner d'une tragédie ? » Dans Charles BONN, Farida BOUALIT (dir.) (1999). *Paysages littéraires algériens des années 90 : Témoigner d'une tragédie ? Études littéraires maghrébines*, n° 14, p. 25-40. Paris : L'Harmattan.
- BOUFASSA, Sami (2020). « Villages hâtifs pour Algériens au XIXe siècle. Diagnostic d'un échec ». *Diacronie – Studi di Storia Contemporanea*, vol. 3, n° 43 – Miraggi e realtà: spazi e tempi della storia, p. 91-111. Consulté le 30.05.2025. <http://journals.openedition.org/diacronie/14240>
- DIB, Mohamed (1954). *L'Incendie*. Seuil.  
— (1954). « Le clerc et les colonialistes ». *La Nouvelle Critique – Revue du Marxisme Militant*, n° 54, p. 97-108. Consulté le 14.02.2025. [https://pandor.u-bourgogne.fr/fr/archives-en-ligne/functions/ead/detached/NC/NC\\_1954\\_04\\_n054.pdf](https://pandor.u-bourgogne.fr/fr/archives-en-ligne/functions/ead/detached/NC/NC_1954_04_n054.pdf)
- KOUIDRI, Mohammed (2014). « Colonisation, indépendance et développement humain en Algérie : quel bilan ? ». *Insaniyat*, nos 65-66 – Algérie 1962, p. 159-185. Consulté le 30.05. <http://journals.openedition.org/insaniyat/14852>
- PEYROLES, Aurore (2011). « Écrire pour convaincre : U.S.A. de Dos Passos, *Les Communistes d'Aragon* ». *Revue de littérature comparée*, vol. 2, n° 338, p. 151-168. Consulté le 25.05.2025 [https://shs.cairn.info/article/RLC\\_338\\_0151?lang=fr&ID\\_ARTICLE=RLC\\_338\\_0151](https://shs.cairn.info/article/RLC_338_0151?lang=fr&ID_ARTICLE=RLC_338_0151)

## Pour citer cet article

Nadjah HENKA, « La littérature maghrébine et la responsabilité de ses écrivains à dénoncer l'injustice et le silence : En contre-plongée, *L'Incendie* de M. Dib », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 443-453.